

Anita Izcovich

Surmoi et malédiction sur le sexe *

La malédiction sur le sexe est une expression utilisée par Lacan dans son texte « Télévision » qu'il réfère à Freud dans son *Malaise de la civilisation*. Lacan précise, dans les paragraphes suivants, la question de « l'impasse sexuelle [qui] sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient ¹ ». Dans le *Malaise de la civilisation*, Freud établit en effet un rapport très étroit entre la malédiction et le surmoi, notamment dans ses deux derniers chapitres, quand il évoque le fait que la civilisation répond à une poussée érotique interne et qu'elle ne parvient à unir les hommes qu'en renforçant le sentiment de culpabilité. Les individus se sentent alors soumis au malheur, au sort comme expression de la volonté divine, à la malédiction donc, qui est un substitut de l'instance parentale. Freud corréle la malédiction du sujet au surmoi construit sur l'interdit paternel face aux pulsions érotiques, c'est cela la malédiction sur le sexe pour lui. Et c'est parce que le sentiment de culpabilité engendré par la civilisation n'est pas reconnu comme tel, c'est parce qu'il est inconscient qu'il se manifeste comme malaise. Finalement, ce que Freud développe, c'est la façon dont la civilisation a une fonction de restriction, de renoncement à la sexualité et à l'agressivité, pour unir les membres de la société par un lien libidinal, établir des relations d'amour inhibées quant à leur but, créer des identifications prises dans un idéal au père.

Alors, puisque nous traitons cette année de l'actualité du surmoi, je me suis demandé si la civilisation remplissait toujours la fonction qu'on lui prêtait dans le passé, celle du discours qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel. On reconnaîtra qu'on n'a plus guère de modèles de l'idéal de l'amour aujourd'hui, qu'il y a une perte des

* Intervention au séminaire du Champ lacanien, Paris, 28 janvier 2010.

points de repère et des identifications. L'inconsistance de l'Autre fait qu'il est plus difficile de contenir les pulsions, il faut donc ensuite recourir à l'idéologie des droits de l'homme, des comités d'éthique pour pallier, du coup, une conscience morale qui serait défaillante. C'est plutôt la soumission au marché qui prédomine actuellement, ainsi que la standardisation, l'uniformisation des jouissances entre l'homme et la femme.

À partir de là, on peut se demander quel est l'effet du discours actuel sur la subjectivité, sur les symptômes. Le fait que le discours défaille à maintenir l'équilibre entre le renoncement aux pulsions et la fixation aux idéaux augmente le malaise.

Je suis tombée récemment sur la formule de cette féministe communiste Alexandra Collontai, qui vécut de 1872 à 1952, et qui disait que la sexualité était une activité parmi d'autres, aussi simple et aussi naturelle que celle de « boire un verre d'eau ² ». Il y a bien cette banalisation de la sexualité dans la société, comme s'il s'agissait de banaliser ce qui produit la malédiction, mais il me semble que dans la clinique actuelle, par contre, on rencontre l'expression de la malédiction sur le sexe avec les émois, les souffrances, les contradictions prises dans le nœud du désir et de la loi.

On peut aussi repérer aujourd'hui la pente à vouloir tout dire de la sexualité ; les femmes écrivent là-dessus. Par contre, il me semble que dans la clinique actuelle, au-delà d'un premier discours de banalisation d'une sexualité qui se voudrait dévoilée, il y a toujours ce même démon de Scham qui surgit au moment même où le phallus est dévoilé dans le mystère antique – je me réfère au cycle de peintures dans la Villa des Mystères à Pompéi, que Lacan évoquait dans son texte « La signification du phallus ». C'est le démon de la malédiction sur le sexe, en quelque sorte. Lacan évoque, dans ce texte, le phallus comme « le signifiant qui est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle » ou encore comme « le signifiant comme moyenne et extrême raison du désir ». Ce qui fait malédiction finalement, c'est le refoulement, la « *Verdrängung* inhérente au désir », « [ce] par quoi

1. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 531-532.

2. L. Thiaw-Po-Une, *Questions d'éthique contemporaine*, Paris, Stock, 2006.

l'inconscient est langage ³ ». Ce sont les termes de Lacan de 1958, et, en le disant avec les termes de la fin de son enseignement, ce qui fait malédiction, c'est l'incommensurable du rapport entre les jouissances, du rapport au partenaire, de la réalisation sexuelle. Et même si le discours social vise la totalisation du savoir, la malédiction corrélée à l'impossible à dire revient au galop dans le malaise et le symptôme.

Donc pourquoi la malédiction sur le sexe ? Parce qu'il y a, au départ, un indicible du fait de l'inexistence du rapport sexuel. Il s'agit aussi d'un impossible du rapport entre les sexes, entre la femme et l'homme. Cet impossible qui fait impasse, le sujet y construit des fictions afin de le rendre possible. Lacan le formule encore comme cela dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École », ce qui nous permet d'établir le rapport de la malédiction au surmoi : « Seulement faire interdiction de ce qui s'impose de notre être, c'est nous offrir à un retour de destinée qui est malédiction ⁴. » On peut le dire ainsi : face à l'impossible du rapport sexuel qui ne peut s'écrire, le sujet produit un impératif, un commandement à vouloir l'écrire dans des fictions, que ce soit dans le malaise de la civilisation ou dans le symptôme.

C'est un commandement à jouir, et pour approcher la jouissance qui ne peut se dire, on tente de la saisir dans la jouissance qu'il ne faut pas, qu'il ne faudrait pas, ou comme Lacan l'écrit en deux mots dans le séminaire *Encore*, qu'il ne « faux-drait ⁵ » pas. C'est la jouissance en faux, la jouissance coupable. Donc le surmoi a la fonction de donner un nom à ce qui n'existe pas. C'est un nom qui fait malédiction, parce que son principe, c'est le ratage de l'objet, le ratage qui est « la seule forme de réalisation de ce rapport », sachant qu'« il n'y ait pas de rapport sexuel ⁶ ».

Je me référerai à un père qui m'avait amené son fils en me présentant un de ses problèmes de cette façon. Ce garçon de 7 ans avait la fâcheuse, la maudite tendance à simuler le rapport sexuel subitement, à n'importe quel moment, n'importe où, et le père y voyait quelque chose d'extraordinaire, parce que tel qu'il le simulait c'était

3. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 692-693.

4. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 252.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 56.

6. *Ibid.*, p. 53.

le rapport sexuel parfait, que tous les hommes voudraient atteindre. C'était donc une prouesse pour le père, et le seul point qui faisait problème était que son fils de 7 ans n'avait pas l'âge de faire cela : « C'est comme si c'était un garçon avec de la barbe », ajoutait-il. C'était ça, le malaise, la malédiction sur le sexe, comme dans les contes de fée ou les métamorphoses d'Ovide, quand l'impossible rapport a été réalisé et qu'on est alors maudit, que le sort a métamorphosé le sujet qui a franchi la limite.

Quant au garçon, il énonçait qu'il n'avait à se soumettre à aucune loi, car il ne faisait pas de différence entre les enfants et les adultes. Il prenait alors l'exemple des nains qu'on pourrait prendre pour des adultes mais qui sont au contraire petits comme des enfants. Donc on peut dire que le père comme le fils avaient la même malédiction sur le sexe : celle de faire exister le rapport sexuel et la jouissance qu'il ne faut pas, les faire exister parfaits et universels pour tous les hommes, faire exister l'équivalence entre l'adulte et l'enfant, entre le père et le fils.

Alors maintenant, je m'interrogerai sur la suppléance à l'inexistence du rapport sexuel qui est malédiction sur le sexe et qui fait symptôme chez une femme. Lacan disait dans le séminaire *Encore* qu'il y a deux manières de rater le rapport sexuel, qu'il y a deux façons de tourner autour, la « façon mâle » et la « façon femelle ⁷ ».

Je me référerai à une femme qui a pu décliner ses formes de malédiction sur le sexe entre ses impasses sexuelles œdipiennes et celles qu'elle a répétées avec les hommes.

Cette femme est face à un surmoi du père implacable, calqué sur ses idéaux à lui, avec la plainte qu'il ne la voyait pas dans la dimension de son désir à elle. Concernant le choix de son métier, elle a continué à s'opposer au versant scientifique que souhaitait son père pour être avocate spécialisée dans les entreprises, et là encore il y avait un désaccord avec son père, qui voulait qu'elle choisît la voie de la « fusion-acquisition » alors qu'elle a choisi celle du « litige », du « contentieux ». Pour son père qui aimait jouer en bourse, elle disait avoir une valeur boursière : il avait mis son argent en elle afin qu'il fructifie. Au surmoi de son père qui était de faire fusionner ses idéaux en elle pour l'acquisition de sa propre valeur à lui, elle avait

7. *Ibid.*, p. 53-54.

répondu par son surmoi à elle qui était celui du litige, régler le contentieux entre elle et son père, pour se révolter contre lui et trouver sa propre valeur de sujet, sauf qu'elle en cherchait l'accès en se l'interdisant. Autrement dit, alors qu'elle croyait faire objection au surmoi du père, elle s'identifiait à ce surmoi du père, selon la thèse freudienne que l'identification au surmoi des parents dépend non pas des injonctions parentales mais d'une identification à la fonction du surmoi.

Concernant les hommes, elle relève le point selon lequel elle se dérobaient quand elle se sentait objet de désir d'un homme, et qu'elle se sentait sujet de son désir quand c'était elle qui décidait de séduire un homme. Dès qu'elle décelait le signe qu'elle n'était pas assez aimée, elle soumettait l'homme à l'impératif « Je t'ordonne de m'aimer », qui le faisait fuir. Sa malédiction sur le sexe, ses impasses de l'amour prises entre illusions et désillusions, c'était donc forcer l'impasse sexuelle avec son père, l'absence de rencontre possible entre deux désirs, convertir la mauvaise rencontre en bonne rencontre, mais qui ne pouvait se révéler qu'impossible, vérifiant ainsi l'inexistence du rapport sexuel. Au surmoi du père, elle répondait par son propre surmoi qui était « Jouis de ne pas jouir ». Cela rejoint la formule de Lacan concernant le surmoi qui édifie un Autre receleur de jouissance avec lequel on fait quitte ou double du plus-de-jouir. Son quitte ou double à elle, c'était son commandement à doubler son manque de départ, doubler sa mise sur les hommes qui partait du principe qu'elle était toujours, comme elle disait, lésée. C'était d'ailleurs inscrit dans le droit fil du commandement du père, qui doublait lui aussi sa mise de départ, manquante de structure, à travers sa fille, dans la « fusion-acquisition », la fusion du rapport inadéquat de l'Un à l'Autre.

Cette formule du surmoi comme « quitte ou double », je l'ai trouvée à plusieurs endroits dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre⁸, un ouvrage que Lacan a mentionné notamment à propos de la conscience morale dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*. Je m'y réfère, car ce texte écrit par cette reine du XVI^e siècle exemplifie tout à fait ce nœud du désir et de la loi, le rapport du désir au surmoi. Quand l'homme ne parvient pas à atteindre la femme, il

8. M. de Navarre, *L'Heptaméron*, Paris, Classiques Garnier, 1967.

« joue à quitte ou double » pour la gagner ou tout perdre, même si au bout du compte il a mérité de « perdre le tout ensemble ». C'est sa manière d'« embrasser la cause de sa perte », mais en entreprenant une chose impossible et, au lieu d'augmenter son bonheur, il redouble son malheur.

Pourquoi Lacan se réfère-t-il à l'*Heptaméron* et en quoi cela nous sert-il ? En relisant les nouvelles, je me suis aperçue qu'elles avaient la fonction de donner un sens à l'impossible du rapport sexuel en l'inscrivant dans le Nom-du-Père, mais strictement au sens religieux. Le désir sexuel, c'est la « folie », c'est être « demi-enragé », et les femmes se doivent de résister au viol, de se dérober au rapport sexuel, d'être victorieuses, et ainsi d'« échapper aux dents de l'homme » : elles seront récompensées de leur vertu par Dieu, elles doivent avoir foi en leur vertu de chasteté. C'est cela qui faisait dire à Lacan que les pensées des interlocuteurs se situent dans un registre de réflexion morale et formellement religieuse, car il est beaucoup question, dans ce livre, de péché, de repentance. On perçoit la fonction du surmoi féminin : donner un sens sexuel à l'au-delà du signifiant pour l'inscrire dans le nœud du désir et de la loi du Nom-du-Père.

C'est ainsi que la femme s'inscrit dans le Tout phallique : être La femme toute pour échapper à sa castration, à la domination par l'homme. Lacan notait, dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, que l'étymologie du terme danger venait de *domnarium*⁹, domination. Il faisait remarquer qu'être en péril, c'est être soumis au pouvoir d'un autre. Et finalement, la malédiction sur le sexe, c'est bien être soumis au pouvoir de l'autre sexe. Et le surmoi tente de dominer le rapport qui ne tombe pas juste avec le partenaire. C'est ainsi que l'hystérique se fait homosexuelle avec deux *m*, comme Lacan le mentionne dans le séminaire *Encore*, femme phallique châtrant l'homme.

Je me demanderai maintenant quel est le rapport du surmoi à la malédiction sur le sexe dans la psychose. Je ferai référence à une jeune femme qui met en rapport ses angoisses qui pour elle devraient être banales avec le fait qu'elle se fait toujours un procès de choses qui sont à l'origine banales. Elle donne l'exemple de son professeur de piano qui lui a fait subir des attouchements quand elle avait

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 102.

11 ans, auxquels elle n'avait pas accordé d'importance ; c'était banal, selon elle. Ses parents, quand ils l'avaient appris, avaient fait un procès à cet homme, et c'est là que la chose qui au départ était banale était devenue grave, c'est-à-dire qu'elle était terrifiée d'avoir rendu cet homme coupable. Cela impliquait qu'elle-même devait se sentir coupable, mais c'est une culpabilité qui lui a été imposée par l'autre et qu'elle n'a pas pu subjectiver. Ce qui donnait des angoisses impossibles à supporter, impossibles à subjectiver, jusqu'à vouloir échapper au cadre du fantasme et se jeter par la fenêtre.

Alors, est-ce qu'on peut parler de surmoi ? Pas au sens œdipien en tout cas, il n'y a pas de surmoi référé au Nom-du-Père. Ce serait plutôt un surmoi d'emprunt mais inopérant. Le surmoi psychotique fait voler le moi en éclats, parce que la loi ne peut être subjectivée. C'est-à-dire que cette femme n'a pas la barrière qui la protège de l'horreur, du champ de la destruction absolue, comme le disait Lacan dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*. Toute subjectivation du sexe est prise dans le hors-sens, dans ce qui ne peut se signifier de la femme. À partir de là, il n'y a pas de possibilité de construire la limite posant que la femme n'est pas toute Autre, de se faire agent de la limite. Il y a alors une traversée de la limite pour rencontrer l'Homme, au sens donné par Lacan qu'une femme rencontre l'Homme dans la psychose.

Alors que dans la névrose, comme on l'a vu avec le cas précédent, la malédiction sur le sexe vient mettre une limite avec un surmoi qui interdit l'accès à la folie, qui met le désir en impasse en le défendant. C'est une malédiction de la dissymétrie entre l'homme et la femme, de la rencontre impossible entre l'homme et la femme, du rapport manqué entre l'Un et l'Autre. La malédiction dans la névrose vient dire que le rapport ne se fait pas entre les sexes, alors que dans la psychose ce rapport se fait.

Venons-en maintenant au principe de l'expérience analytique. Lacan, dans le séminaire *L'Éthique...*, évoque l'expérience morale qu'il situe au principe même de l'entrée du patient dans la psychanalyse. Il le formule ainsi : « [...] quand il avance dans son expérience, cette question il se la pose, et il se la pose précisément à l'endroit des impératifs souvent étranges, paradoxaux, cruels, qui lui sont proposés par son expérience morbide. [...] Doit-il ou ne doit-il

pas se soumettre à l'impératif du surmoi, paradoxal et morbide, demi-inconscient, et qui, du reste, se révèle de plus en plus dans son instance à mesure que progresse la découverte analytique, et que le patient voit qu'il s'est engagé dans sa voie ? Son vrai devoir, si je puis m'exprimer ainsi, n'est-il pas d'aller contre cet impératif ¹⁰ ? »

Lacan développe cette question en opposant précisément le malaise de la civilisation, qui est du côté de l'instance morale, du surmoi, à l'éthique de la psychanalyse, qui, elle, est du côté du réel.

Comment développer cette question avec la dernière partie de l'enseignement de Lacan ? Qu'est-ce qui est en jeu dans l'analyse ? Car si on oppose la civilisation à la psychanalyse, on saisit bien que, si la première tend du côté des fictions et à faire exister l'Autre, la deuxième tend du côté de l'impossible et de l'inexistence de l'Autre. Donc, quand Lacan parle dans le séminaire *L'Éthique...* du devoir de l'analysant qui serait d'aller contre l'impératif du surmoi, avec les termes de 1970, on dirait aller à l'envers ou à contre-pente de l'impératif, plutôt que contre l'impératif. Lacan disait, on le sait, dans *L'Envers de la psychanalyse* que la psychanalyse est à l'envers du discours du maître. Dans « L'étourdit », il évoque la psychanalyse comme un discours nouveau qui prend les choses à contre-pente. Si l'impératif du surmoi tend du côté de ce que ça tombe juste dans le rapport au partenaire, le parcours de l'analyse est du côté de ce qui ne tombe pas juste. Si c'est la malédiction qui fait le rapport au surmoi, c'est l'impossible à dire, l'a-diction, avec *a* privatif, qui fait l'analyse, au contraire de l'addiction avec deux *d* pour doubler la mise, justement, comme dans les addictions du malaise de la civilisation. Si la civilisation tente de donner une forme à la vérité, le discours analytique touche à ce qui ex-siste à la vérité, à l'ab-sens, l'ab-sexe, comme le dit Lacan. C'est ainsi que l'analysant passe du maudire du symptôme au bien-dire qui cerne le réel en référence à la jouissance, tout en sachant qu'il y a un impossible du bien-dire sur le sexe.

10. *Ibid.*, p. 16.